

# Gérald Bronner-Chantal Jaquet : ça passe ou ça classe !

<https://www.philomag.com/articles/gerald-bronner-chantal-jaquet-ca-passe-ou-ca-classe>

Gérald Bronner, Chantal Jaquet, propos recueillis par Cédric Enjalbert publié le 23 mars 2023 13 min

Tous deux issus de milieux populaires et devenus des intellectuels éminents, **Gérald Bronner** et **Chantal Jaquet** ont témoigné de leur parcours singulier. Dans *Les Origines. Pourquoi devient-on qui l'on est ?* tout juste paru, le sociologue déconstruit les discours misérabilistes et réévalue l'importance du mérite. Créatrice du terme « transclasse », la philosophe lui répond.

**Lors de la réception de son prix Nobel de Littérature, Annie Ernaux a dit vouloir, en écrivant, « venger sa race ». Que vous évoque cette ambition ?**

**Gérald Bronner :** En répétant vouloir « *venger sa race* », Annie Ernaux manifeste une colère où apparaît le motif de la vengeance. Cette réclamation tient à une forme de mythogénèse, à une façon de raconter son parcours. Je ne dis pas qu'elle soit fautive, je crois aux souffrances qu'elle exhibe. Cependant, elle n'éclaire qu'une facette du polyèdre qu'est l'identité. Tous ces auteurs se lisent : Annie Ernaux a vécu un choc ontologique en lisant Bourdieu, puis Didier Eribon en lisant Annie Ernaux, et Édouard Louis en lisant les trois, de sorte qu'une matrice narrative stéréotypée se constitue. Elle peut être une impasse pour ceux qui partent à la rencontre d'eux-mêmes.

**Chantal Jaquet :** Par cette formule, Annie Ernaux entend justement dépasser la honte et la douleur, briser la fatalité sociale, pour réhabiliter les siens et affirmer une forme de fierté. Ce n'est pas une expression que j'emploierais personnellement, car il s'agit moins de prendre une revanche sur le passé que d'affirmer une puissance d'agir à travers l'écriture. Mais ni la honte ni la douleur ne sont honteuses, car il y a une vérité de l'affect qui exprime la manière dont une situation est éprouvée. L'écrivaine se réapproprie son histoire et conquiert l'estime de soi, en sublimant ses affects grâce à l'éclat d'un travail littéraire et à l'invention du style de l'écriture « plate » qui ont leur force propre, irréductible à un stéréotype.

**G. B. :** Je ne nie pas la vérité des affects. Je constate, en sociologue des croyances, qu'il peut y avoir une aliénation intellectuelle dans l'expression du dolorisme. Cette exaltation christique de la souffrance – pour être un héros social légitime, il faudrait souffrir – me paraît obsessionnelle.

**C. J. :** Le concept de transclasse décrit un processus de passage, pas une essence ou une nature. Il n'y a donc pas d'affect obligé. Parmi les affects jouant un rôle dans la trajectoire transclasse, j'insiste d'abord sur l'amour et l'amitié pour des êtres différents de soi, qui permettent de se détacher des modèles d'identification premiers. Je mets également en avant la colère et le sentiment

d'injustice évoqués par le romancier afro-américain Richard Wright [1908-1960]. La honte, elle, est ambivalente. Elle peut tout autant conduire à effacer l'humiliation qu'à se replier sur soi. Je suis d'accord pour dire qu'un affect de ce type, s'il devient un ethos ou une inclination permanente, a des effets mortifères. La honte peut être un moteur ou un poison. Cela dit, je me garderais bien de toute moralisation des transclasses, en disant qu'ils sont enclins par nature au dolorisme, qu'ils devraient se reprendre en main plutôt que de s'épancher. Pouvoir exprimer ses affects sans se censurer est une condition pour s'en libérer. Avoir honte d'avoir honte est un pas vers la fierté retrouvée. Mais, dans l'absolu, un être libre n'a à avoir ni honte ni fierté vis-à-vis de ses origines.

**G. B. :** Dans le livre collectif que vous avez coordonné [La Fabrique des transclasses, PUF, 2018], le terme de honte revient sans cesse. De même que la psychanalyse peut nous tendre des pièges et nous enfermer dans le récit d'un drame vécu qui expliquerait tous nos empêchements, un certain nombre de transclasses se sentent obligés, pour se sentir légitimés, d'exhiber leur souffrance. Le cerveau humain a un goût pour les explications monocausales. Partis en quête de nos origines, nous cherchons le *primo mobile* de notre personnalité, la tête d'épingle sur laquelle elle tiendrait, et beaucoup de récits types nous tendent la main. Nous sommes tous les deux issus de milieux populaires, et j'aurais ainsi pu donner un tour doloriste à mon histoire. Ma mère était femme de ménage, on vivait en banlieue, dans un milieu très modeste, mais ce n'était pas la misère non plus.

**C. J. :** Et votre père ?

**G. B. :** Il est parti quand j'avais 5 ans. Quand ma mère était seule et au chômage, parfois on buvait du lait avec des gâteaux en guise de repas, mais, pour nous, c'était une fête. On peut se raconter l'histoire de mille façons, misérabiliste si l'on veut. Mais je me méfie des récits autoréalisateurs, qui entretiennent la souffrance, comme du biais d'autocomplaisance, qui consiste à expliquer nos échecs par la méchanceté des autres et nos victoires par nos bonnes qualités.



Chantal Jaquet. © Édouard Caupeil pour PM

“Si beaucoup de récits de transclasses font état de la honte, c’est qu’elle a, pour la première fois dans l’histoire, droit de cité”

**Chantal Jaquet**

**C. J. :** Si beaucoup de récits font état de la honte, c’est qu’elle a, pour la première fois dans l’histoire, droit de cité. Autrefois, les transclasses exhibaient plutôt leur fierté. J’ai ainsi pu voir, lors de ce colloque à la Sorbonne sur la fabrique des transclasses, des chercheurs oser sortir du bois, confier ce qu’on ne confie pas. Ce n’est pas la honte qui a dominé, c’est la libération de la parole.

**G. B. :** Ce sont partout les mêmes auteurs et les mêmes références. Ce conformisme narratif ne vous surprend pas ?

**C. J. :** Non, dans ce que je lis, il y a une grande diversité. Pensez au livre d’Aya Cissoko, *Danbé* [2011]. Elle décrit une existence traversée par des drames terribles avant de devenir championne de boxe. Ce récit est l’affirmation d’une dignité sans dolorisme. Mais peut-être avez-vous plus été touché par ceux qui concernent la honte ? En lisant votre livre, qui m’a beaucoup intéressée, j’ai été frappée par votre agacement, voire votre indignation à ce sujet.

“Ce qui m’agace, c’est le désir de distinction servi par ces récits conformistes”

**Gérald Bronner**

**G. B. :** Ce qui m’agace, c’est le désir de distinction servi par ces récits conformistes. En inventant le terme « transclasse », vous nous avez précisément donné en héritage un concept utile, bien supérieur à la notion de « transfuge de classe », qui évoque la trahison et la honte – revenir dans son milieu et n’être plus le même. Je parle de « nomadisme social » car je ne me sens chez moi nulle part. Mais je ne suis pas malheureux pour autant. Je reviens à Nancy voir mes parents et mes amis d’adolescence, et mon registre de langage change. Je suis fait de ce va-et-vient entre des identités composées. Les caméléons sociaux ont des stratégies d’acteur.

**C. J. :** J’ai justement forgé le concept de transclasse pour sortir des jugements normatifs. Ne penser ni en termes de promotion, ni en termes de déclassement, mais comprendre les passages, sans se soucier des stratégies de valorisation par la honte ou la fierté. Certains transclasses se vivent comme transfuges, ayant fui leur milieu. D’autres, au contraire, portent les aspirations de leur milieu et ne pensent pas en termes d’expulsion, de fuite ou de trahison, mais de propulsion vers un ailleurs meilleur. La vraie question est de savoir que faire de ce passage et de ceux qui sont restés. Comment vivre un entre-deux qui ne soit pas un écartèlement ? Comment trouver une posture qui ne soit pas une imposture ? Pour évoquer ces modes de constitution de soi, je parle de « complexion », renvoyant à l’ensemble des fils tissés qui trament notre existence en lien avec les autres. C’est la raison pour laquelle je suis réservée vis-à-vis de la notion de mérite, qui peut servir d’instrument de disqualification et qui est problématique du point de vue ontologique. Car on ne peut pas démêler dans la constitution d’un individu des qualités qui lui seraient absolument propres et qui justifieraient qu’on lui attribue un mérite personnel. Ou nos qualités sont innées, donc reçues sans

mérite ; ou elles sont acquises par apprentissage *via* la famille, les amis, les pairs, les institutions... et elles ne viennent pas de nous seuls. Nous ne sommes jamais des self-made-men. Nous affectons les autres et ils nous affectent. Nous façonnons le monde et il nous façonne. Ce qu'exprime bien le titre du roman de Bernard Colasse-Aubert : *Ceux que nous sommes* [L'Harmattan, 2022].



Gérald Bronner. © Édouard Caupeil pour PM

“Il ne faut pas jeter le mérite avec l’eau du bain méritocratique, car l’alternative, c’est le fatalisme social”

**Gérald Bronner**

**G. B. :** Les transclasses ont une spécificité cognitive relative à la traversée des mondes sociaux : leur sentiment d'étrangeté permet ce que le philosophe François Jullien appelle la « *décoïncidence* » du regard. Pierre Bourdieu a ainsi vu des phénomènes que d'autres auraient sans doute vus moins facilement, comme les permanences dans les relations de pouvoir. Cette décoïncidence, on l'appelait autrement « ironie » avec mes potes : on se moquait de nous, des bourgeois, des travers des uns et des autres. Est-ce une disposition innée ou acquise ? D'où vient-elle ? Je finis mon livre sur cette énigme. Quant au mérite, je dirais que c'est une fiction nécessaire qui peut produire des effets délétères. L'un d'eux, identifié par le sociologue britannique Michael Young, inventeur du terme méritocratie, s'apprécie en terme conséquentialiste : ceux qui ont l'impression de ne pas avoir réussi ont aussi celle de n'avoir aucun mérite. Ce sentiment d'humiliation est inadmissible. Mais il ne faut pas pour autant jeter le mérite avec l'eau du bain méritocratique. Car l'alternative, c'est le fatalisme social, une autre fiction étayée par des arguments statistiques, surtout en France, l'un des pays les plus reproducteurs d'inégalités sociales de l'OCDE. C'est un différend philosophique que nous avons, je suis plutôt indéterministe dans ma définition du mérite. Je vous donne un exemple. Je pratique la boxe. Je suis confronté sur le ring à la tentation d'abandonner par peur ou par manque d'entraînement. Pourquoi le même homme va-t-il abandonner un jour et s'accrocher l'autre ? Il y a une part d'indétermination absolue dans cet effort de la volonté, qui ne peut pas être éclairée par la somme de nos déterminations.

**C. J. :** Il est bien difficile de démêler ce qui nous est strictement personnel, puisqu'un individu est inséparable du nœud de relations qui le constituent. Par conséquent, le mérite ne renvoie à rien d'intrinsèque. Cela ne signifie pas que nous n'avons pas des qualités qui se renforcent par des efforts et des échanges avec le milieu. Compte tenu du coefficient d'adversité et des obstacles rencontrés, on peut reconnaître, dans certains parcours, du courage, de la combativité, un dépassement de soi... qui fondent l'estime de soi. Mais pourquoi ramener cette complexité à du simple « mérite » ? La notion implique une forme de récompense distinctive qui a pour revers l'exclusion des déméritants. Ne pourriez-vous pas vous passer de cette notion de mérite et revendiquer tout simplement une sociologie de l'estime de soi ?

**G. B. :** Mais le dépassement de soi, le courage et la combativité sont autant de symptômes du mérite ! Pourquoi ne pas l'appeler ainsi ? C'est un terme courant du dictionnaire.

**C. J. :** Pourquoi ne pas appeler ces qualités par leur nom propre et les réduire à une abstraction confuse ? Je voudrais bien vérifier qu'il y a désaccord, car la plupart du temps, comme dit Spinoza, les controverses naissent du fait qu'on explique ou qu'on interprète mal. En affirmant que ma critique de la méritocratie repose sur le fait que j'imputerais aux puissants des intentions de nuire, vous m'attribuez une tendance conspirationniste. Dans votre livre, vous écrivez que je fais preuve d'une « *imagination débridée* » lorsque j'écris que le mérite est une « *pure construction politique, un instrument de gouvernement destiné à renforcer l'obéissance à l'ordre social par un système de valorisation ou de réprobation des comportements* ». Pour vous, il est difficile de prendre au sérieux cette interprétation « *lestée par le biais d'intentionnalité* ». Mais vous extrayez une phrase de son contexte et lui imputez une signification qu'elle n'a pas. Il s'agissait en l'occurrence d'expliquer qu'historiquement, le mérite est une construction théologique et politique, qui n'a de valeur que dans l'état civil. Il n'a aucun fondement ontologique. À l'état naturel, il n'y a ni mérite ni faute.

**G. B. :** Votre explication relève du fonctionnalisme, expliquant l'émergence d'une institution en fonction des services qu'elle rend, prenant les effets pour la cause. On peut constater qu'une idéologie sert les intérêts d'une classe dominante sans pour autant que cette idéologie soit « destinée » à la servir. C'est la différence entre Lamarck et Darwin. Ou entre Pierre Bourdieu et Raymond Boudon. Alors que, pour Boudon, la reproduction des inégalités sociales n'est qu'un effet émergent, involontaire, Bourdieu, lui, ajoute de l'intentionnalité. Selon lui, la reproduction des inégalités est masquée par une idéologie servant les intérêts des puissants. Conscient que ce modèle explicatif est insatisfaisant, il travestit cette intentionnalité sous une expression ambiguë : « *Tout se passe comme si* »...

**C. J. :** Votre position à mon égard ne consiste pas à réfuter un argument, elle procède de ce que le philosophe Leo Strauss [1899-1973] appelle la « *reductio ad hitlerum* », soit la réduction à une position d'emblée infamante. Vous sautez d'une logique de l'intérêt à une logique de l'intention et vous me renvoyez au conspirationnisme. Or que le mérite puisse avoir une utilité dans le cadre

politique ne veut pas dire qu'il y ait une intentionnalité. Qu'il renforce l'obéissance ne signifie pas « complot ». On peut, si vous préférez, substituer à « instrument destiné à » l'expression « instrument qui a pour effet ». Un instrument en lui-même n'a de toute façon pas d'intention.

**G. B. :** Je ne dis pas que vous êtes conspirationniste, mais j'identifie une pente dans le type d'argumentation qui aboutit à la question : « À qui profite le crime ? » Je m'étonne que vous tombiez dans ce travers.

**C. J. :** Je crois que vous n'êtes pas suffisamment critique. Le mérite a d'abord été une fiction utilisée par la petite bourgeoisie pour contester les privilèges de la naissance et faire valoir des qualités propres contre l'héritage. C'était un instrument de libération. Mais il peut aussi être utilisé pour asservir et dominer. Que l'une des premières mesures prise par le gouvernement d'extrême droite en Italie soit l'institution d'un ministère « de l'instruction et du mérite » devrait vous interpellier.

**G. B. :** Je ne laisse pas à l'extrême droite l'agenda des termes que j'utilise ! Par ailleurs, la « valeur mérite », testée dans les sondages, apparaît largement partagée par les Français et même internationalement. Elle s'est imposée à un moment comme un modèle politique et elle ne le pouvait pas avant, quand on héritait par le sang toutes nos qualités sociales. Mais elle n'a pas été « inventée ». Ce n'est pas parce que la gravitation a été découverte par Newton qu'avant les gens flottaient dans l'air ! C'est tout simplement un système de redistribution convaincant. Imaginer que les classes populaires croient au mérite parce qu'elles sont l'objet d'une manipulation des classes dominantes n'est pas très respectueux pour leur liberté de jugement. Les individus adhèrent à des croyances parce qu'ils ont des raisons de le faire. Si le mérite a un défaut, et le philosophe Michael Sandel y insiste, c'est surtout qu'il repose sur le diplôme, et notamment sur les compétences mathématiques. Je crois que le drame social vient qu'une partie des gens se sentent humiliés. Il existe une trop grande concentration du capital, et les inégalités économiques sont frappantes. Mais on parle trop peu des inégalités symboliques et des individus qui ne sont pas fêtés selon leurs talents. Les seuls récits dominants sont ceux des populistes d'extrême droite, qui s'adressent aux déclassés. L'opposition, à gauche, devrait revitaliser son récit à ce sujet et offrir un contre-discours en diffractant la notion de mérite partout dans la société, afin de mieux répartir les capitaux symboliques. C'est important pour la consolidation sociale. Le politologue américain Ted Gurr [1936-2017] a proposé une étude de la « *frustration relative* » analysant l'écart entre ce à quoi je crois avoir droit et ce que la vie semble m'offrir. Il y a des situations sociales où cet écart devient insupportable.

**C. J. :** Si l'on veut fonder une démocratie, il faut sortir des podiums et s'efforcer de rendre justice à chacun, ce qui suppose une redistribution de tous les capitaux, économiques, culturels mais aussi symboliques. L'objectif n'est pas tant d'encourager les individus à être méritants ou à se distinguer au détriment des autres, parce qu'une société où l'on vit sans arrêt de compétition produit du ressentiment. L'essentiel est de faire en sorte que chacun puisse aller au maximum de ce qu'il peut et exprimer sa puissance d'agir au mieux, afin de se sentir reconnu.

**G. B. :** J'ai une anthropologie plus pessimiste. Évidemment, l'espace social idéal est celui où l'on donne le meilleur de soi-même. Mais les individus ne se pensent eux-mêmes qu'en se comparant. Des études montrent que les Allemands de l'Est étaient plus malheureux après la réunification qu'avant, bien que plus libres et plus riches... car ils se comparaient aux Allemands de l'Ouest et non plus aux autres membres du Pacte de Varsovie ! Une autre publication scientifique montrait que les sportifs médaillés d'argent sur le podium des jeux Olympiques étaient moins satisfaits que les médaillés de bronze. Car sur la deuxième marche, on vise la première ; sur la troisième, on regarde ceux qui n'ont pas de médaille. Ces exemples n'offrent pas une vision anthropologique très séduisante mais ils invitent à penser la société en dehors de l'utopie.

**C. J. :** Je crois les êtres humains beaucoup plus plastiques. On ne peut pas si facilement les enfermer dans des déterminations sociologiques et des modèles statistiques.

**G. B. :** Je suis content de vous l'entendre dire ! Je pensais que vous défendiez la thèse inverse, déterministe.

“Le déterminisme n'empêche pas la liberté ! Il ne faut pas le confondre avec la fatalité. C'est la grande leçon de Spinoza”

**Chantal Jaquet**

**C. J. :** Mais le déterminisme n'empêche pas la liberté ! Il ne faut pas le confondre avec la fatalité. C'est d'ailleurs la grande leçon de Spinoza : on devient libre non pas en échappant aux déterminismes mais en sachant ce qui nous détermine. De ce savoir, on tire une puissance d'agir. Ainsi, constater que statistiquement le deuxième athlète sur le podium souffre plus que le troisième ne veut pas dire que tous les hommes se plieront à cette tendance.

**G. B. :** Ce sont des tendances statistiques, dont on ne peut effectivement rien prédire individuellement.

**C. J. :** On peut produire du changement dans les comportements et imaginer fléchir ces tendances statistiques en fonction des discours et des pratiques. On peut ainsi encourager l'émulation plutôt que la compétition.

**G. B. :** La notion d'émulation n'est-elle pas un euphémisme de la compétition ?

**C. J. :** À ceci près que l'émulation implique un « concours » au double sens du terme : on se mesure à l'autre et on se prête main-forte. La compétition repose au contraire sur le chacun pour

soi, l'opposition de l'élus et de l'exclu. Le modèle compétitif conduit à la rivalité afin d'écraser l'adversaire. Le modèle fondé sur l'émulation vise moins le dépassement des autres que le dépassement de soi. Il repose sur la stimulation réciproque pour augmenter la puissance d'agir de chacun.

**Et aussi :**

**Chantal Jaquet : “Toutes les existences sont déterminées, mais ce déterminisme n'est pas la négation de la liberté”**

Marie Denieul 11 février 2022

Avec son concept de « transclasses », la philosophe Chantal Jaquet dénonce les mécanismes puissants qui régissent les inégalités sociales. Pour les appréhender...